

## Métaphysique

### **Les relations :**

Personne ne doute qu'il y a une relation entre le langage et la réalité. Car tout le monde sait que si une proposition contingente est vraie, c'est que le monde est d'une certaine manière et pas d'une autre. De même, si le monde est d'une certaine manière, alors certaines propositions sont vraies et d'autres fausses. Il importe cependant de définir la nature de ce rapport entre le langage et le monde. En effet, il serait intéressant de le définir, car nous serions alors en mesure de montrer comment le langage reflète la réalité.

Il y a plusieurs manières de définir cette relation entre la vérité et l'existence. Deux d'entre elles sont la survenance et la causalité. Pour certains vérificationnistes, la relation langage-monde est une relation de survenance, pour d'autres, elle est plus proche d'une relation de causalité. En effet, quand on dit qu'un certain état de chose *rend vraie* une certaine proposition, on n'est pas loin de sous-entendre que l'état de choses *cause* la vérité d'une certaine proposition.

Mais cela paraît très bizarre ; comment deux entités de natures totalement distinctes, telles que le langage et la réalité, peuvent entretenir un rapport de causalité ? Une relation de survenance devrait suffire. Cette même relation que l'on suppose entre les états mentaux et les états physique du cerveau. En effet, les états mentaux sont d'une nature entièrement distinctes de celle des états cérébraux. Il n'y a absolument aucune ressemblance entre ces deux sortes d'entités, mais nous remarquons que l'une n'est pas libre par rapport à l'autre. C'est pourquoi nous pensons qu'il subsiste entre elles un lien essentiel, qui ne peut être la causalité, et que nous appelons survenance. Les états mentaux surviennent sur les états cérébraux mais ne sont pas causés par eux. Je suppose en effet qu'il ne peut y avoir causalité qu'entre objet de même nature et en vertu de cette nature.

Si donc il y a un rapport causal entre le langage et la réalité ; ou bien une partie du langage doit être réalité, ou bien une partie de la réalité doit être langage, ou bien il y a une chose de nature x qui se trouve et dans le langage, et dans la réalité.

1) Une chose de nature x ne peut causer *en vertu de sa nature x* un phénomène de nature non-x.

Mais vous direz que l'ours *cause* votre peur. A cela je répondrais que ce n'est pas seulement *en vertu* de la réalité ou tangibilité de l'ours que vous avez peur, mais *aussi en vertu* de tous vos préjugés à propos des ours. Si vous étiez dompteur, vous n'auriez pas peur. Ainsi, la cause physique ne suffit pas, car la causalité doit rendre nécessaire le conséquent si l'antécédent est vrai.

Si la relation langage-monde ne peut être la causalité, peut-être est-elle de la survenance. Mais observons ce non-parallélisme :

2) Nous savons que si quelqu'un a un état cervical y, alors il a aussi un état mental x ; Cet homme a un état cervical y et pourtant n'a pas d'état mental x.  
- Il n'est pas vrai que si quelqu'un a un état cervical y, alors ce quelqu'un a aussi un état mental x.

3) Nous savons que si l'état du monde est tel que Fa, alors « Fa » est vraie. Aujourd'hui, l'état du monde est tel que Fa, mais « Fa » n'est pas vraie.  
- Il n'est pas vraie que le monde est aujourd'hui tel que Fa, ou bien il n'est pas vraie que « Fa » n'est pas vraie ; ou bien je ne sais pas parler français ; ou bien « Fa » n'a plus le même sens...

2) et 3) sont des situations où un fait et une loi se contredisent. On remarque cependant que pour 2), c'est la loi qu'on abandonne et pour 3), c'est le fait. (2) est une relation de survenance mais il en va de même pour les relations de causalité). Ceci paraît logique ; si nous voyons qu'un fait ne correspond pas à la loi que nous avons formulée pour les états mentaux, il faut abandonner cette loi ; car étant donné que la loi est une induction par rapport aux faits, ceux-ci ont la priorité, c'est eux que l'on doit croire. Personne ne nierait un fait concret pour qu'une loi puisse survivre.

En revanche, il n'en va pas ainsi pour le rapport vérité-existence. Si nous avons décidé que quand il fait beau, « il fait beau » est vraie, que c'est là une sorte de règle, alors nous n'allons pas soutenir qu'un « fait » tel qu'il fait beau mais que « il fait beau » n'est pas vraie puisse exister.

La relation entre la vérité et l'existence paraît donc être nécessaire. Du moins, cette relation est plus forte que celle entre les états du cerveau et les états mentaux, qui est qualifiée de survenance.

Peut-être est-ce la notion de « vérité » qui ne fait pas partie intégrante du langage, dans un sens quelconque. Comment définir « être vrai » ?

4) Pour une proposition contingente, être vraie = avoir une contrepartie dans la réalité (ce qui veut dire ; il y a un Fa réel).

« Fa » est vraie = « Fa » a une contrepartie dans la réalité.

Donc ;

« Fa » est vraie  $\leftrightarrow$  « Fa » a une contrepartie dans la réalité.

En revanche ;

5) Être un état du cerveau x (non=) et (non- $\rightarrow$ ) avoir une contrepartie phénoménale y.

On peut remarquer que la vérité est définie en termes d'existence.

Observons cet autre non-parallélisme pour montrer que nous avons entre la vérité des propositions et l'état du monde un lien de nécessité ;

6) [(état cérébral = x) et (état c.x  $\rightarrow$  état mental y)]  $\rightarrow$  état m.y

[(état mental = y) et (état m.y  $\rightarrow$  état cérébral x)]  $\rightarrow$  état c.x

7) « Fa » est vrai  $\leftrightarrow$  le monde est tel que Fa

Il apparaît qu'il nécessite de poser une loi ou deuxième prémisse pour le premier, afin que l'implication soit tautologique, mais non pour le deuxième. Vous direz je pense que la loi est implicite pour le deuxième, à savoir que cela équivaut à ;

8) [(« Fa » est vrai) et (« Fa » est vrai  $\leftrightarrow$  Fa réel)]  $\leftrightarrow$  le monde est tel que Fa.

À cela je vous répond qu'il est nécessaire que (« Fa » est vrai  $\leftrightarrow$  Fa réel) en vertu de ce que signifie « être vrai », que nous avons défini plus haut. Ce qui n'est pas le cas pour les états mentaux. Impliquer un tel état mental ne fait pas partie de la définition de ce qu'est tel état physique du cerveau. Il n'est pas nécessaire, pour déterminer si l'état cérébral x existe, qu'il existe aussi l'état mental y. L'état cérébral x est déterminé comme tel indépendamment de l'état mental qui en suit. Et l'inverse est pareil. En revanche, pour déterminer la vérité de « Fa », Fa est nécessaire. La vérité implique en soi l'existence.

9) Il est nécessaire que (« Fa » est vrai  $\leftrightarrow$  le monde est tel que Fa).

Ici, la notion de survenance paraît donc trop faible, parce qu'elle ne rend pas compte de la nécessité intrinsèque de cette relation. Cette sorte de relation, nous l'appelons « relation interne » ; cela veut dire que c'est en vertu de ce qu'est *intrinsèquement* l'état de chose qu'une certaine proposition est vraie, pas en vertu de propriétés extrinsèques. Et cela implique qu'il est nécessaire, comme nous l'avons dit, que « Fa » soit vraie s'il existe un état de chose tel que Fa. Mais, certaines sorte de survenance font entretenir entre les participants une relation de type interne. Par exemple, si Jean mesure 1m20 et Paul 2m10, alors la propriété d'être plus petit que Paul survient sur Jean en vertu de ce que sont intrinsèquement Paul et Jean.

De même pour les propriétés esthétiques qui surviennent sur les propriétés formelles ou physiques d'une œuvre d'art. C'est en vertu des propriétés intrinsèques de l'œuvre d'art que les propriétés esthétiques surviennent. Il ne nécessite aucun ajout ontologique sur le premier pour que le survenant existe.

Mais la relation « interne » de ces deux derniers exemples n'est-elle pas quelque peu différente de celle entre la vérité et l'existence ? Dans ces exemples la propriété intrinsèque des termes qui nécessite la propriété survenante est localisable. Pour le premier c'est la taille et pour le second c'est les formes et les couleurs. Nous pouvons dire alors que c'est parce que ces deux propriétés nécessite les propriétés survenantes que ces dernières surviennent sur les entités qui possèdent les premières.

Or cela n'est pas aussi simple pour la relation entre l'existence et la vérité (la relation de vérification). La propriété intrinsèque de l'état de chose qui rend vraie une proposition n'est pas localisable en soi. Et ce parce que comme le dit Armstrong un état de chose n'est pas une composition méréologique de termes singuliers, ou de particuliers et d'universaux. Car si tel était le cas, nous ne pourrions dire que la somme méréologique d'aimer, de Maria et de Sam rend vraie que Sam aime Maria, car l'état de chose pourrait être qu'en réalité c'est Maria qui aime Sam.

Puisqu'il n'est pas possible de trouver une certaine propriété au sein d'un état de chose, propriété qui nécessite la vérité d'une proposition, alors c'est que c'est l'existence de l'état de chose lui-même qui nécessite la vérité d'une certaine proposition, (puisque quelque chose doit le nécessiter). Ce qui n'est pas le cas pour les deux autres exemple, car ce n'est pas l'existence de Jean lui-même qui nécessite d'être plus petit que Paul, ni l'existence de l'œuvre d'art qui nécessitent en soi que certaines propriétés esthétiques existent. Car elle pourrait exister sans avoir de propriétés esthétiques (leurs propriétés survenantes ne leur sont pas essentielles)

Deuxièmement, ce qui survient pour les deux exemples de survenance, c'est des propriétés relatives aux objets de base. En effet, quand on dit que la propriété d'être plus petit que Paul survient sur Jean, on dit que cette propriété s'applique à Jean. De même pour les propriétés esthétiques qui s'appliquent à ce sur quoi elle surviennent ; l'œuvre d'art.

Il n'en va pas de même pour la relation entre états mentaux et états cérébraux, ni pour la relation entre vérité et existence. (c'est la raison pour laquelle j'ai commencé par les comparer). Les états mentaux ne sont pas une propriété de ce sur quoi ils surviennent (les états cérébraux). De même, ni une proposition, ni la vérité d'une proposition ne s'applique ou n'est la propriété de l'existence d'un état de chose (ni le concept de vérité tout seul d'ailleurs).

Ici donc, la relation entre vérité et existence paraît être la seule relation interne dont la propriété survenante n'est pas une propriété qui s'applique à l'entité de base.

C'est pourtant ce que je me propose de défendre ; qu'elle n'est pas ce qu'elle prétend être. Je souhaite montrer que la relation vérité-existence suit le même schéma que l'exemple des propriétés esthétiques ci-dessus, et donc qu'elle est de même type de survenance.

Tout d'abord, un certain aspect entre ces relations de survenance et la relation de rendre vrai est pareil : nous parlons là de la relation entre deux entités de nature totalement distincte ; les propositions vs le monde, les états mentaux vs les états cérébraux, les propriétés formelle vs les propriétés esthétiques. Remarquons dès lors qu'il n'en va pas de

même pour la relation de causalité ; la cause et l'effet doivent être de même nature (en général de nature physique, mais mon état mental de savoir qu'il n'y a pas de pingouins suisses peut être la cause de mon inconsolable tristesse).

Une autre chose qui rappelle cette distinction entre les entités propositionnelles et celles du monde, c'est que pour un état de chose, nous disons qu'il existe ou qu'il n'existe pas, tandis que pour les propositions, nous disons qu'elles sont vraies ou qu'elles sont fausses.

En effet, même leur mode d'être est différent, donc la nature des entités du langage et de celles du monde est on ne peut plus différente.

Ainsi je vais proposer une relation langage-monde ou vérité-existence qui soit un type de survenance. Mais il faut d'abord expliquer le fait que l'état de chose nécessite *en soi* la vérité d'une proposition et pas seulement en vertu d'une de ses propriétés intrinsèques, car on ne peut définir celles-ci. Pour être plus précise ; l'état de chose nécessite la vérité d'une proposition *en vertu de son existence*. En effet, ce n'est pas l'état de chose qui rend vraie une proposition, mais le fait qu'il existe. Pégase ne rend pas vraie « Pégase existe » car Pégase n'existe pas. Nous pourrions dire que la propriété intrinsèque de l'état de chose qui implique la vérité d'une proposition, *c'est l'existence de cet état de chose*.

Ainsi, ce serait là la propriété de l'état de chose qui implique la vérité de la proposition.

Mais il n'est toujours pas vrai que la vérité survient sur l'état de choses. Pour cela, il va falloir supposer que l'existence et la vérité entretiennent une relation qui implique qu'ils ont quelque chose en commun ; qu'un état de chose possède en soi une propriété (en dehors de l'existence), qui n'est pas localisable comme la taille ou les couleurs, que l'on retrouve dans une proposition. Et cette propriété commune sera le socle sur lequel les propriétés d'existence et de vérité s'attache.

Je précise que je ne m'intéresserais ici qu'aux propositions dont la vérité est contingente, car les propositions nécessaires n'ont pas de vérificateur actuel pour des raisons que j'expliquerai par la suite

### **La vérification :**

Comme les propositions contingentes sont rendues vraies par ce qui existe ou non dans le monde, appelons ce qui rend vraie une proposition un « vérificateur ». Etant donné qu'une certaine proposition ne porte pas toujours sur le monde tout entier, Armstrong propose de limiter la notion de vérificateur à un certain état de choses dans le monde. En effet, quand je dis « le chat est sur le tapis », l'écureuil dans la forêt m'est totalement inutile si je cherche quelque chose pour rendre vraie cette proposition. Il est même faux de dire que l'écureuil dans la forêt rend vraie ou est une partie de ce qui rend vraie la proposition « le chat est sur le tapis », surtout si nous considérons qu'il subsiste un lien de nécessité entre la vérité de la proposition et l'existence de tel état de chose. L'écureuil pourrait bien être dans la forêt sans que la proposition « le chat est sur le tapis » ne soit vraie.

Observons une proposition simple telle que « Socrate est blanc ». Il y a un vérificateur actuel pour cette proposition (nous sommes dans l'antiquité) qui est l'état de chose tel que Socrate est blanc. Ce n'est ni seulement Socrate, ni seulement la blancheur qui rend vraie cette proposition car ils pourraient très bien exister l'un sans l'autre et cette proposition ne serait pas vraie. C'est donc bien l'état de choses dont nous avons besoin. Si toutes nos propositions ressemblaient à celle-ci, nous n'aurions pas besoin d'aller trop loin dans la réflexion.

Mais observons une proposition telle que « Socrate n'est pas bleu ». « non-bleu » n'a pas de référent dans le monde, car tout ce qu'il y a dans le monde est positif. Aucun état de choses donc ne rend vraie la proposition « Socrate n'est pas bleu ».

Nous pourrions quand même nous en sortir en soutenant que le référent de « non-bleu », c'est toute les autres couleurs et la transparence, car la définition d'une certaine couleur est

formée en comparaison des autres. Il est clair que si Socrate est blanc, alors il n'est pas bleu. De même qu'il est clair que si « Socrate est blanc » est vrai, alors « Socrate n'est pas bleu » est vrai. Admettons cette possibilité pour le moment.

Regardons une proposition telle que « Il n'y a pas de licornes ». Ici nous avons un réel problème, car il ne peut y avoir aucun état de choses dans une réalité positive qui puisse rendre vraie cette proposition négative. Et la non existence n'implique pas nécessairement certaines choses que nous pourrions utiliser comme vérificateur. Nous avons deux possibilités pour résoudre le problème, tout aussi inconsistantes l'une que l'autre. Premièrement, ce qui rend vrai cette proposition pourrait être un manque de licorne : mais il ne serait pas différent d'un manque de pingouins suisses, hors il serait très bien possible qu'il y ait des pingouins suisses sans licornes ou inversement. Dans ce cas, le vérificateur pour « il n'y pas de licornes » devrait changer si des pingouins suisse apparaissaient, ce qui n'est pas logique. Nous ne pouvons donc choisir d'avoir un seul vérificateur pour deux propositions dont l'une pourrait être vraie sans que l'autre ne le soit. Deuxièmement nous pourrions dire que c'est l'absence de falsemakers, c'est-à-dire l'existence de licornes, qui rend vraie cette proposition. Mais ça ne change rien, c'est une absence qui rendrait vraie cette proposition ; même problème.

Nous avons là un sérieux problème mais il n'est pas seul. D'autres propositions logiquement complexes telles que « tous les cygnes sont blancs » ne peuvent avoir un état de choses comme vérificateur car à peine l'aurions nous trouvé qu'on nous objecterait que peut-être, à l'extérieur de cet état de choses, il y a des cygnes violets.

La solution d'Armstrong est de postuler des états de choses de totalité. La propriété d'être blanc totalise la propriété d'être un cygne. Mais cela ne dit rien de plus que ; il n'y pas d'autres cygnes que ceux qui sont blancs. Même problème ; ni la négation, ni aucunes autres constantes logiques ou quantificateur n'a de référent dans le monde, ou de contrepartie réelle.

Mais les constantes logiques ne sont pas les seules à avoir ce problème ; les modalités en souffrent aussi. Quel état de chose pourrait rendre vraie une proposition telle que ; « Il est possible qu'il pleuve ». La possibilité est un concept mental, elle ne se réfère à rien.

On remarque donc que ;

10) ce sont les propositions logiquement complexes qui posent problèmes.

Et ce parce que les constantes logiques et les concepts mentaux *ne subsistent pas* en tant que tels dans la réalité.

Nous pourrions continuer à chercher des solutions. Mais si on réussissait de cette manière, nous aurions des problèmes bien plus sérieux. Cela signifierait ou bien que nous sommes comme des singes qui ne peuvent communiquer que ce qu'ils perçoivent. Nous crierions « ours » quand on verrait un ours et la communication humaine se résumerait à cela. Ou bien cela voudrait dire que les constantes logiques ont des référents dans la réalité, ce qui reviendrait au même que si nous étions des singes ; nous communiquerions seulement ce qui est perceptible et actuel. Ou bien cela voudrait dire que les singes communiquent avec des constantes logiques. En tous les cas, nous savons que le langage humain ne se résume pas à cela. D'ailleurs, nous ne parlons pas ici de communication. Et ceci est cruciale ; je peux communiquer énormément de choses par des propositions fausses. Nous voulons savoir comment il est possible que des mots représentent des objets réels, et la preuve qu'ils le font, c'est que, sachant le contenu de certains mots, je peux me représenter le contenu d'une phrase. Et le contenu d'une telle phrase (déclarative), c'est ce que serait le monde si cette phrase était vraie. Mais si nous cherchons le vérificateur d'une proposition en cherchant le représentant ou référent de chacun des termes de cette proposition, une

proposition vraie serait une proposition dont chacun des termes possède un référent, et une proposition fautive serait certainement une proposition dont au moins l'un des termes n'aurait pas de référent. Ceci est clairement faux car ni le monde, ni une proposition n'est une composition méréologique de termes singuliers. Et si tel était le cas, la notion de vérificateur serait inutile car le langage serait figé sur le monde ; pour chaque item, nous aurions une contrepartie *terme* et une contrepartie *monde*. En un mot, le langage et le monde serait identique dans leur structure. Malgré le fait qu'il serait nettement plus simple d'analyser la relation de rendre vrai, ceci n'est pas défendable. Pourtant c'est comme ça que l'on suppose que les choses sont si on essaye de trouver des états de choses du monde pour rendre vraie des propositions logiquement complexes.

11) Il est nécessaire que des problèmes subsistent si l'on cherche des vérificateurs *de cette manière*.

Nous pourrions dire dès lors que le fonctionnement du langage est tout autre et totalement distinct de celui de la réalité. Mais cela serait à peine crédible, car non seulement la notion de vérificateur n'aurait pas de sens, mais en plus la notion de vérité serait absurde car le langage serait totalement indépendant. Dans un sens plus restrictif on pourrait soutenir un lien de survenance simple entre le langage et la réalité mais ça contredirait le point 3) et toute mon introduction sur les relations. Car nous avons montré que le type de survenance qui s'applique aux états mentaux ne rendait pas compte de la nécessité intrinsèque de la relation vérité-existence, qui n'est pas la même chose que dire que cette relation est nécessaire en vertu de ce que sont intrinsèquement la vérité et l'existence (que c'est juste une relation interne).

Schématiquement, nous avons découvert jusqu'ici que la vérité d'une proposition se trouve dans un lien étroit avec l'existence des choses du monde, mais que la vérité n'était pas la même chose que l'existence. Nous avons écarté la possibilité que le langage et le monde fonctionnent totalement différemment. La seule possibilité qu'il reste donc pour rendre compte du fait que certains termes n'ont pas de référent sans pour autant être inutiles, c'est de dire qu'il y a quelque chose *x* qui subsiste dans le langage mais pas dans la réalité (et qui fait que le langage est de nature différente du monde). Mais nous ne voudrions pas dire que le langage *dépasse* la réalité. On peut alors soutenir deux choses pour satisfaire cette intuition. Ou bien il y a aussi ce *x* dans la réalité tangible, ou bien il y a un *y* en contrepartie dans cette réalité. Je vais soutenir la deuxième des deux choses, mais la première ne sera pas totalement abandonnée ; cela va se trouver sous cette forme :

12) le langage est une entité de nature *z*, la réalité est une entité de nature *y*. Ces deux entités ont cependant une propriété de nature *x* commune. Cette entité, c'est le *contenu propositionnel*.

### **Tropes :**

Dès lors, puisque nous avons dit au tout début qu'un état de chose rendait vraie une proposition en vertu de sa propriété intrinsèque d'exister, demandons-nous ce qui différencie un état de chose et un état de chose qui existe. Armstrong dit qu'un état de chose est l'instanciation d'un universel par un particulier. Il dit aussi que les états de choses ressemblent ontologiquement aux particuliers, en raison du fait qu'ils sont « non-répétables ».

Observons donc pour prendre une comparaison ce qui différencie Pégase et Pégase comme existant. Il est évident que le deuxième possède une propriété que le premier ne possède pas (je considère l'existence comme une propriété). Demandons-nous alors ce qu'implique cette propriété quand elle s'applique à Pégase. Ce qui constitue Pégase essentiellement, c'est le fait d'être un cheval blanc avec une corne sur le front. Voici les trois propriétés que

j'utilise pour déterminer qui est Pégase, et il y en a pas d'autres qui sont essentielles à lui. Sont-elles cependant les seules choses qui existeront avec Pégase si ce dernier existait ? Non, si Pégase existe, il instancie obligatoirement d'autres universaux que ceux qui le définissent essentiellement. En effet, si Pégase existe, alors il est en train de courir à temps  $t$  et a les yeux bleus, par exemple. Ce sont des propriétés contingentes à Pégase qu'il ne peut acquérir que sous la propriété d'exister. Pégase est certes intrinsèquement capable de courir et a une physionomie qui rend possible le fait d'avoir les yeux bleus, mais il les possède nécessairement en acte et plus en puissance seulement lorsqu'il existe. (il pourrait avoir les yeux bruns et marcher à temps  $t$  ; car ce sont là des propriétés contingentes. Le fait est qu'il est nécessaire qu'il possède des propriétés de ce genre).

Voilà donc ce qui différencie Pégase et Pégase comme existant ; ce sont les propriétés contingentes. Pégase tout seul, indépendamment de son existence, ne possède que des propriétés essentielles (dont des capacités d'avoir telles propriétés contingentes).

Appliquons alors ce fait aux états de choses. Ce qui qualifie un certain état de choses, c'est qu'un certain particulier instancie un certain universel. Ceci est donc nécessaire à l'état de choses. C'est même l'essence de cet état de chose. Mais, si cet état de chose existe, alors les propriétés que le particulier a de manière contingente deviennent dès lors aussi des propriétés contingentes de l'état de choses (en tant qu'il les contient). Ces propriétés-là sont inutiles à la vérification, car elles ne caractérisent pas l'état de choses. Par exemple, si « Socrate est blanc » est vrai, alors il existe un certain état de chose tel que Socrate instancie la blancheur, et si cet état de choses existe, alors Socrate a de manière contingente les yeux bleus, verts, ou d'une autres couleurs, et il est aussi de manière contingente en train de faire quelque chose. Et ces propriétés sont donc contenues dans l'état de choses qui existe. Mais, comme ces propriétés-là ne rendent pas plus ou moins vrai que Socrate est blanc, elles sont inutiles à la vérification de la proposition.

Ainsi, la propriété d'exister pour un certain  $x$  implique l'actualisation de certaines *possibilités nécessaires* de ce qu'est, fait ou a  $x$ . Mais *il est contingent* qu'elles soient actualisées de telle ou de telle manière.

Si il n'est pas possible d'avoir les yeux d'une autre couleur que brun ou bleu, et si il est contingent à  $x$  d'avoir les yeux bruns ou bleus, alors l'état de chose tel que  $Fx$  (ou  $F$  n'est pas la propriété d'avoir les yeux bruns, bleus, ou la propriété d'exister) ne détermine pas la couleur des yeux de  $x$ , mais si  $x$  ou l'état de chose tel que  $Fx$  existe, alors la couleur des yeux de  $x$  est déterminée, ils sont ou bien bleus, ou bien bruns.

13) L'existence de  $x$  détermine les propriétés contingentes de  $x$ .

Une chose n'a de propriétés contingentes que si elle existe.

Alors que ;

14)  $x$  détermine les propriétés nécessaires de  $x$  ( $x$  se détermine lui-même).

Mais, si tel est le cas, alors  $Fx$  détermine les propriétés nécessaires de  $Fx$ . Donc ce que dit l'état de chose tel que  $Fx$ , c'est *nécessairement*,  $x$  est  $F$ , car ce qui rend l'état de chose tel qu'il est, c'est que  $x$  est  $F$ ,  $x$  est donc nécessairement  $F$  dans cet état de choses, car s'il ne l'était pas, ce ne serait plus cet état de chose-là. En effet, la seule chose qui est essentielle à  $Fx$ , et donc ensuite à l'existence de  $Fx$ , c'est que  $x$  soit  $F$ .

**Tropes :**

Mais si [ $x$  est nécessairement  $F$ ] équivaut à [ $F$  s'applique nécessairement à  $a$ ], parlons-nous d'autres chose que d'une trope ? Une trope est une propriété particulière qui ne s'applique qu'à un certain particulier. Et l'on dit que cette propriété est nécessairement une propriété de ce particulier, car l'essence même de cette propriété est d'être celle de ce particulier. Or si je dis que tel état de chose est un particulier, et qu'il est tel que Socrate est blanc, je dis que

dans cet état de chose, Socrate est nécessairement blanc ; donc la blancheur de laquelle je parle est essentiellement à Socrate. Il y a deux objets ou constituants dans mon état de chose ; Socrate et la blancheur. Mon état de choses est tel que ces deux objets sont unis d'une certaine manière, donc mon état de choses est essentiellement tel que ces deux objets sont unis de telle manière. Leur union constitue l'essence de mon état de choses. Mais peut-on dire que la blancheur au sein de cet état de chose est essentiellement la blancheur de Socrate, comme dans le cas où il s'agirait d'une trope ? Si la blancheur est un constituant de l'état de chose, et que je prend la blancheur (qui est en soi un universel) *en tant qu'*appartenant à cet état de chose, alors cette blancheur est essentiellement telle qu'elle appartient à cet état de chose. (l'essence de x en tant que y, c'est d'être y). Or, si cette blancheur (celle de l'état de chose), ne peut subsister autrement qu'en étant unie à Socrate de telle ou telle manière, alors cette blancheur, en tant qu'elle appartient à l'état de chose est essentiellement unie à Socrate de telle et telle manière.

Ainsi, malgré ce qu'en dit Armstrong, on peut identifier un état de chose à une trope. Car un état de chose, indépendamment de son existence, se comporte comme un particulier sans pour autant en être un. Il se comporte de la même manière car il possède certaines propriétés qui lui sont nécessaires, et il est défini en terme de ces propriétés, il a donc une essence spécifique. Cela implique que nous pouvons le manier comme un particulier. Il n'en est cependant pas un à proprement parlé, malgré qu'il en possède toutes les caractéristiques, car nous disons qu'un particulier est une instance de un ou plusieurs universaux, universaux connus qu'on a définis comme tels, alors que l'état de chose, ou la trope, est en soi un accident particulier d'un ou plusieurs universaux. Ce qui distingue donc un état de chose d'un particulier habituel, c'est que le premier est un universel singulier, ou essentiellement uni à une certaine chose, tandis que le deuxième est une chose singulière, ou par essence instanciant un certain universel.

Dès lors, leur application est différente. Un monde de choses et un monde d'états de choses est parfaitement conciliable, sans que l'un soit ontologiquement plus ou moins que l'autre. La question est clairement une question de point de vue, car même si l'un implique des existences que l'autre ne produit pas, ces existences sont traduisibles en celles qui existent pour le second. Par exemple, si, en prenant le point de vue des états de choses, je vois que la trope blancheur de Socrate existe, cette trope disparaîtra lorsque je prendrai le point de vue des particuliers et des universaux. Mais la chose vue ne disparaîtra pas en tant que telle, elle deviendra simplement une instance d'un universel par un particulier. Peut-être d'autres raisons nous feront dire que nous devons choisir entre les deux points de vue. Mais de garder les deux est très intéressant ici pour expliquer la vérification.

Ainsi, j'ai dit que les états de choses se comportaient comme des particuliers, ou plus précisément comme des propriétés particulières, des tropes. Or je peux donc dire, tout autant que pour un particulier, qu'une trope *existe*. Nous avons vu que exister impliquait recevoir des propriétés contingentes. Ainsi, ce qui sera admis si la trope la blancheur de Socrate existe, c'est que Socrate aura les yeux bleus et sera assis à temps t. Il faut bien faire la différence entre le fait d'être telle trope, et le fait, pour cette trope, d'exister. Car c'est cette distinction qui nous servira pour la relation entre vérité et existence. Une trope reçoit la propriété d'exister exactement de la même manière qu'un particulier.

Maintenant, quel est le contenu propositionnel de « Socrate est blanc » ? Nous disons que c'est [que Socrate est blanc]. Le contenu propositionnel n'est pas la proposition formelle, c'est-à-dire que ce contenu propositionnel est indépendant de la structure interne de la phrase. En effet, nous ne disons pas que le contenu propositionnel est *langagier*, mais bien plutôt qu'il se réfère directement à ce qui existe ou non dans le monde. Ainsi, le référent du contenu propositionnel [que Socrate est blanc] n'est pas la somme méréologique de chaque référent de chaque terme. Autrement dit le référent de ce contenu n'est pas égal à [que] +

[Socrate] + [est] + [blanc], car comme le contenu propositionnel ne fait pas partie du langage, il n'a pas la même structure, (et est même de nature différente).

Mais alors à quoi se réfère [que Socrate est blanc] ? Il ne se réfère pas au bonhomme qui se promène dans le gymnase et qu'on appelle Socrate et qui est effectivement blanc, car dans cet état de chose-là, il y a bien plus que ce qui est dit dans notre contenu. Il y a toutes les propriétés contingentes de Socrate, ce que ne mentionne en rien notre contenu. Le contenu propositionnel ne se réfère donc pas à quelque chose qui existe, car exister implique toujours l'actualisation de propriétés contingentes. De plus, un contenu propositionnel peut ne pas avoir de référent *dans* le monde. En effet, [que Pégase est blanc] est un contenu propositionnel qui ne se réfère à rien dans le monde. Il faut donc, s'il se réfère à quelque chose directement, que cette chose soit essentiellement inexistante (et qui peut acquérir de manière contingente la propriété d'exister), ou alors qu'il soit *identique* à quelque chose de ce type. Or, quel meilleur candidat pour cela que notre état de chose qui se comporte comme une trope ? En effet, tant qu'une trope (et n'importe quel autre particulier et état de chose) est prise indépendamment de son existence, il ne requiert que ses propriétés essentielles qui sont elles aussi contenu dans le contenu propositionnel. En outre, la trope fait intervenir un particulier et un universel, exactement comme le contenu propositionnel.

Avant d'aller plus loin dans la réflexion, je souhaite faire une petite distinction terminologique. Nous avons dit qu'un état de choses était identique à une trope, donc jusqu'ici j'use aléatoirement des deux termes. Pour être plus précis, à partir de maintenant j'utiliserais « trope » quand l'état de chose est inexistant, ou pris indépendamment de son existence, pendant que je garde « état de chose » pour l'état de chose *en tant qu'il existe*, ou en tant que la trope existe.

Donc nous avons dit qu'il se pourrait qu'on puisse identifier contenu propositionnel et trope, ou que le contenu propositionnel se réfère à la trope. Voyons si l'application tient la route. Nous pouvons dire que le contenu propositionnel sont les conditions de vérité d'une certaine proposition, donc c'est ce que le monde serait si cette proposition était vraie. Nous remarquons que le contenu propositionnel est une chose du monde, prise indépendamment de son existence, c'est-à-dire simplement en tant qu'essence.

Ainsi, le contenu propositionnel de « il pleut » est le monde tel qu'il serait si cette proposition était vraie. Mais il y a des millions de manière pour le monde d'être tel qu'il pleut, car nous pouvons attacher à ce fait des millions de propriétés contingentes. Dès lors, si le contenu propositionnel est un, mais qu'il a plusieurs manière d'exister, nous pouvons conclure qu'il est défini en terme de ses propriétés essentielles (qui font intervenir ici le particulier-monde (ou bien l'endroit ou je suis) et la propriété-être sous la pluie de cet endroit). De même, [que Socrate est blanc] a des propriétés essentielles qui font intervenir le particulier Socrate et l'universel être blanc en les reliant de manière nécessaire. Ainsi, puisqu'il ne se distinguent pas, le contenu propositionnel d'une proposition est identique à une trope, et toute trope peut être un contenu propositionnel.

Quand je dis « Socrate est blanc », le contenu propositionnel, s'il est une trope, doit pouvoir se trouver sous la forme ; [la blancheur de Socrate]

Et si cette proposition est vraie, alors cette trope existe. Remarquons que « Socrate est blanc » et « la blancheur de Socrate existe » ont exactement les mêmes conditions de vérité. Et il en va ainsi de toute les propositions contingentes. Ainsi, lorsqu'on dit qu'un état de choses rend vraie une proposition, on dit qu'il la rend vraie en vertu de la trope qu'ils contiennent tout deux. (un état de chose donne à une trope la propriété d'exister). Et comme cette trope, c'est le contenu propositionnel de la proposition, nous avons trouver la propriété *x* commune entre la vérité et l'existence.

On peut remarquer que toute proposition logiquement atomique peut se trouver sous la forme  $\exists x$ . En effet, il suffit de prendre le point de vue des tropes et non plus celui des particuliers et des universaux. Et ceci est un énorme avantage. Car un des problème initiaux

avec les vérificateurs, c'est qu'on a toujours dit que la vérité est liée à *l'existence* des choses et non pas à *comment* sont les choses. Pourtant, une différence dans comment est une chose fait intervenir des changements dans la vérité et la fausseté de certaines propositions. En réduisant toute proposition à la forme  $\exists x$ , on satisfait le postulat de départ, et cela est possible car nous parlons d'existence de tropes, qui sont une liaison entre un universel et un particulier, et qui donc signifient que le particulier est de telle ou telle manière. Avec les tropes, nous disons comment sont les particuliers.

Mais alors qu'en est-il des propositions logiquement complexes ? Si elles sont vraies de manière contingentes, alors elles possèdent un contenu propositionnel, une trope (toujours considérée ici indépendamment de son existence, simplement en terme de son essence). Qu'en est-il de « tous les corbeaux sont noirs » ? Manifestement, si nous parlons de l'universel corbeau, alors il ne peut y avoir de tropes qui soit relative à cette proposition, car cette proposition ne se réfère alors pas à des particuliers (la trope nécessite un particulier). Mais serait-il possible, si nous parlons de l'universel « corbeauté » que cette proposition soit fautive ? Si je dis que la corbeauté implique la noirceur, je définis ce que c'est que d'être un corbeau, ou ce qu'est la corbeauté. En effet, les universaux ne se retrouvent jamais démunis de particulier dans le monde, c'est pourquoi je ne peux trouver aucun état de chose qui rende vraie ou fautive une proposition portant uniquement sur des universaux. Une proposition portant sur les universaux ne peut donc qu'être une vérité nécessaire. Une vérité nécessaire, ici une définition, n'a en effet pas de contenu propositionnel, car ce n'est pas le monde qui la rend vraie, elle l'est en vertu de sa forme.

Une fois que j'aurais défini ce que c'est que d'être un corbeau, alors je pourrais voir quel particulier est un corbeau. Si je dis qu'il faut être noir pour être un corbeau, alors les « corbeaux » albinos ne sont pas des corbeaux, etc. Nous avons remarqué au tout début que les définitions ou lois primaient sur les faits quand il s'agit de la relation vérité-existence.

Mais, il se pourrait que je sois en train de parler des particuliers corbeaux et non pas de l'universel. Dès lors, cette proposition a un contenu propositionnel et si elle est vraie, elle l'est de manière contingente, et parce qu'un état de chose la rend vraie. Donc définissons la trope qui est incluse dans la proposition. Mais nous aurons le problème de la restriction, comme nous l'avons dit, qui n'a pas de référent. Or, ce problème ne se pose pas si l'on considère le monde sous l'aspect de tropes. Car il suffit de dire que la noirceur des corbeaux existe, comme nous avons dit que la blancheur de Socrate existe. En effet, c'est là une noirceur particulière, celle qui s'applique aux corbeaux. Et si l'on soutient qu'il ne peut y avoir une même trope de plusieurs choses, comme c'est là le cas, alors qu'en est-il des parties de Socrate ? Nous parlons de la blancheur de Socrate, mais cette blancheur s'applique toutes les parties blanches de Socrate, or chacune est d'une blancheur différente, d'une blancheur qui lui est propre. Nous pourrions tout aussi bien parler de la blancheur des parties de Socrate. De même, lorsque nous parlons de la blancheur des corbeaux, nous pourrions tout aussi bien nous exprimer de la sorte ; la noirceur du type corbeau, ou type ne désigne non pas un universel mais tous les corbeaux (nous disons bien le riz pour parler de tous les grains de riz). Ce n'est là qu'une question de terminologie. Mais si nous disons que la noirceur des corbeaux existe, cela implique qu'il n'y a pas de corbeau non-noirs, car cela sous-entend ; la noirceur de *tous* les corbeaux. Comme c'est là une noirceur particulière au type corbeau, dont l'essence est d'appartenir aux ou à tous les corbeaux, il est manifeste que tout corbeau doit posséder cette noirceur.

Lorsque Armstrong parle d'état de choses de totalité, c'est en partie ce qu'il sous-entend. Du moins nous pouvons le comprendre de cette manière. Quand il dit que la propriété d'être noir totalise être un corbeau, ou les corbeaux, comment doit-on comprendre cette propriété de totaliser, qui est ici celle de la propriété d'être noir ? si c'est une propriété contingente, alors il faut en trouver le vérificateur, et nous tombons dans une régression car on ne peut trouver d'état de chose rendant vrai qu'il n'y a pas d'autres corbeaux que ceux qui possèdent la propriété d'être noir. Mais si elle est nécessaire, alors c'est dire qu'il y a une

propriété, cette noirceur, qui doit être nécessairement unie aux corbeaux. Et si je limite ma noirceur à celle eue par les corbeaux, (si je la limite à une trope) alors par essence, parce que je l'ai limitée de la sorte, cette noirceur est celle des corbeaux. Et ça n'implique nullement qu'il n'y a pas d'autres noirceur possible.

En outre, remarquons que les propositions existentielles négatives sont aussi des définitions. « Pégase n'existe pas » est une définition de ce qu'est Pégase (et par là aussi une partie de la définition de ce qu'est ou de ce à quoi s'applique la propriété d'exister). Car je dis là ; « Pégase n'a pas de propriétés contingentes ».

### **Survenance :**

Ainsi, comme nous avons trouvé une propriété commune aux états de choses et aux propositions, nous pouvons plus aisément parler de survenance. Les propositions vraies et les états de choses (en tant qu'existants) sont donc de nature différente, mais possède ce x commun, à savoir le contenu propositionnel qui est une trope.

Nous avons une trope, et si elle existe, alors *sa forme propositionnelle* est vraie, ou plus exactement, la proposition est vraie. J'ai dit que nous pouvions changer de point de vue et prendre aléatoirement celui des tropes ou des particuliers et des universaux. C'est ici que cela va être nécessaire. Le contenu propositionnel n'a en soi pas de forme déterminée (je l'ai identifié (à tort) jusqu'ici à une trope), mais il peut se trouver sous la forme d'une trope, ou sous la forme propositionnelle ; celle-ci est toujours la forme universaux-particuliers, car elle est toujours de la forme sujet-prédicat. Mais cette forme n'existe en rien comme tel dans le monde physique car la copule « est » par exemple ne se réfère à rien, et personnellement, je n'ai jamais été dîné en tête à tête avec un universel. La forme universaux particulier serait donc essentiellement une forme propositionnelle.

Ainsi, ce contenu propositionnel qui peut être de deux formes différentes est le socle sur lequel va s'appliquer les concept d'existence et de vérité. Lorsque la forme trope existe (reçoit ses propriétés contingentes), alors sa forme propositionnelle est vraie. Donc la propriété d'être vrai s'applique à la même chose que ce à quoi s'applique la propriété d'exister, comme nous voulions le prouver. La propriété d'exister est intrinsèque é la trope sans pour autant lui être essentielle. De même pour sa propriété d'être vraie pour sa forme propositionnelle. La relation vérité-existence est ainsi la même relation de survenance que celle qui s'applique aux propriétés esthétique d'une œuvre d'art.